

Personnage A

- Comment fonctionnait le syndicat à l'époque des années 30 et comment on se syndiquait ?
- En ce qui me concerne, sortant de la campagne, je n'avais entendu parler de syndicat que par mon père, mais qui parlait du syndicat des paysans, c'était pas du tout celui dont on va s'entretenir. J'ai donc appris le métier de menuisier ébéniste, en campagne, à ~~Cautin~~^{Salten} sur Morge, où mon père m'avait mené, sans tellement se soucier de savoir si cela me conviendrait ou pas, nous étions une nombreuse famille, il fallait, à cette époque, on avait plutôt l'habitude de marcher droit sans trop discuter. Bref, cela ne m'a trop mal réussi, puisque après 3 ans d'apprentissage, je suis sorti le premier de ma promotion aux examens qui eurent lieu à Lausanne. Et c'est à ce moment là que je me suis engagé, comme ouvrier à temps complet, et j'ai travaillé dans une grande menuiserie lausannoise, aujourd'hui disparue, en qualité d'ouvrier d'établi, mais peu de jours après mon engagement, le directeur m'a demandé de remplacer ce que l'on appelle le traceur. Le traceur c'est l'homme qui dans une menuiserie, dessine et trace, d'où son nom, trace les bois qui doivent machinés et ensuite assemblés. C'est donc un poste, non pas relativement, mais très important.
- Il n'avait trouvé personne?..
- Il n'avait trouvé personne...
- Qui était vos collègues pour qu'il n'est trouvé personne.
- Il se trouve que le directeur en question était précisément l'expert qui avait fonctionné deux ou trois mois auparavant lors des examens que j'avais assez bien réussis.
- Vos collègues étaient suisses ou étrangers ?
- Tous, presque tous étaient encore des suisses à l'époque. Je dis encore parce que aujourd'hui cela a bien changé. Et me voilà sacré, si j'ose dire, traceur menuisier, ce qui est intéressant à double titre, parce que pour moi ça me sortait de la routine du travail d'établi et puis ensuite cela me donnait une certaine indépendance vis-à-vis, soit de mes collègues, soit du contremaître, qui ne peuvent rien faire sans l'avis du traceur et puis également, ce qui n'est pas à dédaigner, un salaire plus intéressant que celui du simple ouvrier à l'établi.

- En somme une promotion ?

- Une promotion réelle.

- Est-ce que c'était fréquent à l'époque d'avoir des promotions si jeune ?

- Non, je ne crois pas. J'ai du reste pû m'en rendre compte lorsque par la suite, cotoyant des ouvriers sur bois de l'ensemble de Lausanne, au syndicat notamment, j'ai rarement rencontré des camarades de mon âge qui exerçaient la spécialité que j'exerçais. C'était donc, je pense qu'il y a eu là une conjonction d'évènements du fait que le directeur de l'entreprise, me connaissait depuis l'examen, et probablement il avait décidé que si je lui tombais sous la patte, pour parler vulgairement, et bien il savait à qui il avait à faire. Voilà comment j'ai débuté comme ouvrier et il s'est écoulé quelques jours, très peu de jours, vu que on m'a un vendredi, un de mes camarades de travail m'a dit, alors ce soir, tu viens à l'assemblée, il y a l'assemblée du syndicat. Je ne savais pas du tout ce que c'était, mais enfin jé lui ai promis que j'irais. Et je me suis rendu à cette assemblée.

Mais, ce n'était pas comme ça l'est aujourd'hui. Entrer à une assemblée, entrer au syndicat, c'était presque une cérémonie. Du reste, je pense que cela se rattache réellement aux cérémonies d'autrefois qui se passaient notamment pour le tour de France où n'importe qui n'était pas accompagné. Il fallait mériter ce titre de compagnon. Chez nous en Suisse on ne connaît pas ça, mais enfin on peut supposer, que ce sont des retombées de l'époque. Tant et si bien...

- Vous avez des souvenirs de cette première assemblée.

- Oui, bien sûr. J'ai des souvenirs dans ce sens que d'abord j'ai dû me faire présenter par deux parrains à l'assemblée et pendant que mes parrains exerçaient leur honorable fonction en ma faveur j'attendais debout derrière la porte au corridor. Et à un moment donné on m'a appelé, on m'a dit, camarade, tu peux entrer et là le président qui était un ouvrier d'une usine, bien sûr, m'a dit, très solennellement, de m'asseoir devant la table du comité et puis jurer d'être un bon camarade, etc., etc., ce que j'ai fait naturellement. Franchement j'étais ému et quand je pense à cette petite cérémonie, qui accueillait du reste tous les nouveaux qui se présentaient, je regrette un peu qu'aujourd'hui l'entrée au

syndicat est quasi anonyme. On rentre au syndicat un peu comme dans un moulin ouvert à tous vents.

- Est-ce que on pouvait rentrer si on était manoeuvre ?

- Alors, à l'époque il s'agissait bien du syndicat des menuisiers ébénistes, où je suis entré, et il n'aurait pas été question de pouvoir y entrer si j'avais été manoeuvre. Si j'avais été manoeuvre sur bois, c'est-à-dire travaillant dans un atelier, oui, mais manoeuvre sur un chantier, non. Ils avaient eux leur propre syndicat, comme les plâtriers peintres avaient le leur, les ouvriers parqueteurs etc.. Ce qui fait qu'au fond le syndicat des menuisiers ébénistes était limité à la profession, et ce qui touchait de près à la profession, c'est-à-dire les manoeuvres. Me voilà entré au syndicat, c'était un 20 avril 1928 et je m'en souviendrais longtemps, et à cette époque le syndicat avait une activité assez différente de celle d'aujourd'hui. Par exemple on se réunissait tous les 15 jours les soirs de paie. Cela se passait le vendredi.

- Où ça ?

- Le vendredi soir et on avait fixé un chiffre de participants minimum sans quoi l'assemblée n'était pas valable. Et je ne me souviens pas qu'on est annulé une assemblée pour manque de participation, c'était impensable. Et puis, assez rapidement, après deux ou trois mois après mon entrée au syndicat, il a fallu un secrétaire au comité, mais surtout il fallait un dizenier. Je m'explique, le mot dizenier veut dire le représentant du syndicat dans l'atelier ou ? du travail et où il perçoit les cotisations. Donc c'est en fait le caissier, non pas le caissier de l'entreprise, c'est un sous-caissier travaillant dans l'entreprise et il y avait autant de dizenier qu'il y avait de menuiserie ébénisterie. Cela m'a intéressé bien sûr et puis de fil en aiguille, et bien j'ai été désigné comme délégué au comité de la section de Lausanne, section qui réunissait une dizaine de syndicats pour l'industrie. Comme je l'ai déjà dit, le principal syndicat était celui des maçons et des manoeuvres, maçons terrassiers manoeuvres, l'autre était le syndicat des plâtriers peintres, le syndicat des ouvriers sur bois, celui des parqueteurs, celui des tailleurs de pierres, bref toute l'activité du bâtiment, l'industrie du bâtiment était représenté

dans ces syndicats qui ensemble forme toujours aujourd'hui la section de Lausanne.

- Et ça veut dire aussi que vous aviez déjà le journal l'ouvrier ?

- Oui et à cette époque on percevait donc notre journal hebdomadaire comme maintenant et chacun était appelé, pouvait faire sa petite chronique s'il y avait lieu, le rédacteur de l'époque se chargeant de trier les chroniques pouvant intéresser beaucoup de camarades, de celles qui avaient un caractère trop personnel.

- Vous pouvez dire votre première impression quand vous avez lu l'ouvrier, les articles de Genève aussi, vous vous rappelez vos premières impressions ?

- Et bien mes premières impressions c'est que cela sortait de l'ordinaire. A l'époque, surtout, c'était Lucien Tronchet qui écrivait la chronique genevoise dans l'ouvrier, c'est le nom du journal, et je pense que ces chroniques étaient lues bien au-delà des frontières cantonales genevoises, tellement elles reflétaient le sens des aspirations ouvrières, que rapidement j'imagine que non seulement à Lausanne, mais même dans le fond du Valais, enfin partout où on parle français et où on recevait l'ouvrier, j'imagine que les chroniques écrites par Lucien Tronchet devaient être parmi les premières qui étaient lues. Avant souvent les chroniques locales. C'est dire lorsqu'après ~~15~~¹⁶ ans de travail dans cette menuiserie dont je vous parle, il m'est arrivé un quasi non pas miracle, mais un événement, c'est que j'ai eu l'occasion d'aller travailler à Genève, précisément dans ma spécialité de traceur, mais auparavant avant de débarquer à Genève, je veux tout de même vous apporter une petite contribution sur l'état d'esprit qui régnait dans notre syndicat à Lausanne. Le syndicat d'ouvriers sur bois auquel je venais d'adhérer a été créé en 1852 et c'est après le syndicat des typographes, le syndicat le plus ancien de la place de Lausanne. Du reste cette ancienneté du syndicat des ouvriers sur bois, on l'a retrouve dans plusieurs endroits de Suisse. Pour quelles raisons, m'a-t-on demandé, est-ce que on parle tellement des ouvriers sur bois comme des gars qui ont eu leur syndicat il y a bien longtemps et pas les autres. Il y a à cela une explication bien simple, c'est que le travail d'un

ouvrier sur bois est relativement stable. Il travaille dans un atelier et on connaît des ouvriers sur bois qui ont passé leur vie entière dans le même atelier, au pire s'ils ont changé une fois ou deux, selon les circonstances de leur vie mais c'est assez rare. Prenez un maçon, à l'époque un maçon était engagé pour travailler dans un chantier, mais une fois le chantier terminé et bien il devait chercher une autre entreprise, et souvent cela le menait à quitter l'endroit où il était pour commencer son travail dans une autre région à 10, 20, 60 kilomètres. Et alors c'est ces coupures d'occupation qui font qu'il n'y a pas eu une suite d'activité d'actions syndicales dans ces métiers, maçons, tailleurs de pierres, plâtriers peintres, carreleurs, etc, comme il y en a eu chez les menuisiers. Chez les menuisiers, un syndicat des menuisiers pourrait se payer le luxe d'avoir un comité quasi éternel, tandis qu'il ne tire pas profit dans un autre syndicat, pour les raisons que je viens de vous expliquer. Et je tiens à préciser cela pour éviter que l'on croit que les ouvriers sur bois dont j'étais, étaient des surhommes, qu'ils étaient les seuls à savoir fonder un syndicat et à le maintenir en vie. Ce n'est pas du tout ça, sans les circonstances du travail qui font qu'il y a plus de stabilité et on trouve ça partout aujourd'hui, on trouve plus de stabilité chez les ouvriers sur bois qu'on en trouve dans les autres métiers du bâtiment. A cela j'ajouterai une ou deux petites anecdotes, par exemple, dans un atelier, précisément dans cette menuiserie lausannoise où j'ai fait mes débuts, un vieux s'est approché de moi pour me demander si je chiquais. Bien entendu pas un jeune homme comme aujourd'hui. Tu dois chiquer parce que si tu veux être des nôtres. Alors il m'a donné une petite pincée de tabac, je l'ai mis dans la bouche avec dégoût et plaisir, mais je me suis rendu compte que c'était un acte sérieux et effectivement il est revenu au bout d'un quart d'heure vérifier si je n'avais pas craché son chicot. Alors là, il m'a autorisé à la cracher.....

Personnage A (suite)

- Alors on avait donc des cotisations qui se divisaient en 3. A savoir donc une partie qui est l'activité syndicale, elle-même, fond de grève, etc., etc., et puis une deuxième partie, l'assurance chômage très modeste et naturellement la troisième partie caisse maladie. Je dois préciser que la part de la caisse maladie était facultative et que tout le monde n'était pas malheureusement assuré contre les risques de la maladie. Voilà à quoi se limitait l'activité du dizenjer d'entreprise qui faisait en quelque sorte le sous-caissier du caissier du syndicat dans chaque atelier de chaque entreprise.

- Si un ouvrier n'avait pas cotisé à la caisse maladie ou ce qu'il recevait ne suffisait pas, est-ce qu'il y avait une entraide, une autre solidarité.

- Officiellement pas. Mais automatiquement la solidarité jouait. On faisait une collecte les soirs de paie. C'est rare que quelqu'un rechigne à verser un franc ou deux francs d'époque, pour un camarade qui serait dans le besoin, par suite de maladies ou d'accidents. Donc la solidarité fonctionnait, jouait.

- Et au point de vue solidarité, personnellement vous, qui étiez jeune, célibataire, vous aviez un devoir envers vos parents, vous versiez quelque chose à vos parents, comment est-ce que c'était ?

- Non, pas du tout. Mes parents habitaient la campagne, au dessus de Vevey, et à cette époque, je me souviens, mon premier salaire était de 1,20 Fr à l'heure et lorsque j'ai fonctionné comme traceur, deux ou trois semaines après mon engagement, mon salaire a passé à 1,50 Fr. C'est donc dire que la différence de salaire entre un ouvrier d'établi et traceur ou débiteur était assez intéressante. Et on avait besoin de ça pour vivre et jamais mes parents ont envisagé de me faire verser un sou ou deux sous et personnellement cela ne m'est jamais venu à l'idée, parce que c'était bien entendu que je devais subvenir à tous mes besoins, y compris habillement, impôts et tout et cela n'a jamais posé de problèmes chez nous. Parmi mes frères, comme moi, parti de la maison, on s'y retrouvait au Nouvel An, mais à part ça, les relations

matérielles n'existaient pas. Voilà donc en ce qui concerne, seulement ça ce n'est pas la marche du syndicat, disons que c'est la vie quotidienne et peut être devrais-je m'étendre sur la différence entre l'action syndicale d'alors et celle d'aujourd'hui. A cette époque l'activité, par exemple des ouvriers sur bois, des ébénistes notamment, consistait d'année en année à améliorer la convention collective que nous avions conclue avec le patronat lausannois. Ces améliorations allaient pas toutes seules et il convenait assez souvent d'appuyer nos demandes par des assemblées extraordinaires, de façon à mobiliser les ouvriers sur bois au maximum, pour appuyer le comité dans ses démarches. Je dois préciser aussi qu'à cette époque, le mouvement syndical, l'organisation syndicale, la nôtre en tous cas, ne bénéficiait pas des services de nombreuses secrétaires permanentes comme c'est le cas aujourd'hui. Il y avait bien un secrétaire central qui était en même temps le rédacteur de l'Ouvrier du bâtiment, un secrétaire local qui s'occupait surtout de l'assurance chômage et de l'assurance maladie, mais tout ce qui concernait l'activité syndicale, les revendications, les discussions avec les patrons, c'était une affaire menée par le comité du syndicat et qui chaque fois désignait celui, ceux qu'il croyait les meilleurs pour discuter avec les patrons et ainsi mettre au point la nouvelle convention collective, l'améliorer si c'était possible. Et alors, les ouvriers étaient tenus au courant, puisque on avait assemblée tous les soirs de paie, tous les 15 jours, ils étaient tenus au courant des discussions au fur et à mesure qu'elles se déroulaient et ils participaient plus qu'aujourd'hui directement et personnellement à cette activité syndicale. Aujourd'hui on a reporté ces responsabilités sur des secrétaires permanents, sur quelques délégués, mais la masse de ce que l'on appelle la base n'est pas toujours au courant de tout, non pas qu'on lui cache quoi que ce soit, mais automatiquement, elle ne peut pas être renseignée comme nous l'étions autrefois. Je dois préciser encore que à cette époque l'assemblée du syndicat, tous les 15 jours, c'était une assemblée à laquelle on tenait à participer pour connaître l'activité dans les ateliers, mais on avait pas la concurrence de la télévision ou de la radio, on allait volontiers à

l'assemblée du syndicat, sans quoi on risquait de s'ennuyer, aujourd'hui ça n'est plus le cas. Il y a la radio, la télévision, quand il n'y a pas ça, il y a autre chose, mais enfin il est vrai que l'activité syndicale d'autrefois n'était pas meilleure qu'aujourd'hui mais elle était influencée d'une telle façon qu'on ne risquait pas la dispersion de l'intérêt comme c'est le cas peut être aujourd'hui. J'en reviens à mes conditions de travail et un beau jour, on m'a dit, il y a une place à Genève, quand on m'a parlé de Genève j'ai automatiquement pensé à tout ce que j'allais découvrir là-bas parce que la section de Genève, grâce à notre journal syndical, l'Ouvrier, passait pour un modèle d'activité, d'action syndicale pour laquelle on s'impatientait de connaître le déroulement. En ce qui me concerne j'étais heureux de trouver quelque chose là-bas, dans ma spécialité, et j'ai commencé mon travail chez Casalli^{Caraï}, une entreprise située dans le quartier des Acacias. J'ai commencé mon travail là et j'ai retrouvé un ou deux amis de Lausanne, en tous cas un qui m'avait précédé, mais contrairement à ce qui se passait à Lausanne, j'ai pu travailler une semaine, si ce n'est pas davantage, sans que personne ne s'inquiète de savoir si j'étais syndiqué ou pas. Alors qu'à Lausanne, j'avais pu au maximum rester anonyme pendant 3 jours, à Genève j'aurais pu l'être beaucoup plus longtemps.

- On était moins syndiqué à Genève ?

- Moins oui. Il faut dire que les mouvements ouvriers étaient déchirés entre des syndicats comme le nôtre et comme syndicat concurrent celui des chrétiens sociaux, dont la figure de proue était un député Bèrard, qui était secondé sur le plan syndical, par.. je ne me souviens plus le nom, mais par la suite ça a été Lucien Genoux. Et alors, à la première assemblée, c'est-à-dire si mes souvenirs sont exacts, il se trouve que dans la première quinzaine où j'ai travaillé là, un autre ouvrier s'était engagé et selon une mode genevoise, paraît-il, les nouveaux engagés automatiquement offraient l'apéritif le soir de la première paie qu'ils faisaient à l'ensemble de leurs camarades de travail pour se faire agréer par l'équipe. C'est ainsi que j'ai appris qu'un chrétien social invitait tous les ouvriers de l'entreprise à venir boire le Cantex, je ne sais pas à quoi se rapporte ce mot ou ce

nom, au café des Acacias à la sortie du travail. Personnellement apprenant qu'il s'agissait d'une suggestion chrétienne sociale, il va sans dire que je me suis inquiété de savoir qui de la FOBB viendrait. J'imaginai naïvement que ce serait contradictoire, mais ça n'était pas le cas. Et alors, je n'avais encore pris aucun contact avec le syndicat de Genève, j'ai téléphoné au secrétaire d'alors, pour lui annoncer que tel soir il y avait assemblée au café des Acacias et qu'il faudrait qu'il y ait absolument quelqu'un du secrétariat qui vienne nous entretenir de la FOBB et non pas laisser le champ libre aux chrétiens sociaux. Il m'a promis qu'il ferait la commission, qu'il trouverait quelqu'un. Mais en attendant je n'avais plus de nouvelles et le soir de l'assemblée en question, j'étais assez inquiet de la tournure des affaires, lorsqu'on s'est tous assis dans le café pour siroter notre apéritif. J'avais en face de moi un camarade Gachet de la Gruyère fribourgeoise, bien sûr, et qui lui était chrétien social, pas tellement par conviction, mais parce qu'il avait été, comme il me l'avait expliqué, embrigadé chez les chrétiens sociaux par le curé de la paroisse de Genève en question, et à un moment donné, il m'a dit, tu vois le type qui rentre, il est entré un Monsieur assez bien mis, qui a toisé tout le monde là, c'est Bèrat. Moi à l'ouïe de ce nom j'ai dit ça y est tout est fichu voilà Bèrat qui vient, on était bien 20 à 25 ouvriers dans cette salle, je connaissais juste deux ou trois camarades de la FOBB, on avait pas eu l'occasion de fraterniser entre nous comme on le faisait à la mode lausannoise, soit avec la chique, soit avec la gousse d'ail, bref, on se connaissait mal. Bèrat a dit quelques mots de bienvenue, il s'est rassit se réservant de parler encore, mais il voulait boire son apéritif en attendant que les retardataires arrivent encore. Je n'avais jamais vu Lucien Tronchet, mais quand la porte s'est ouverte et qu'un homme est apparu là, en casquette, veston de velours, cravate lavalère, j'ai dit ça ne peut pas être quelqu'un d'autre que Lucien Tronchet. J'en étais tellement persuadé intimement que je me suis tourné vers Gachet, mon camarade de tout à l'heure qui était en face de moi à la table, et je lui ai dit tu vois le type qui rentre c'est Lucien Tronchet. Il ne l'avait jamais vu non plus. Alors voilà.

Berra
Berra

- Et comment il s'est comporté en entrant ?

- Les gestes habituels, salut les gars. Très détendu, malgré tout, il n'avait pas l'air de connaître beaucoup de monde, mais il était à l'aise. Pour lui des gars en salopette, c'était son monde. Ce que je tiens à dire, c'est donc là que je l'ai vu la première fois, et évidemment que j'ai inondé de bonheur si on peut dire à l'idée que mon appel n'avait pas été pour rien, au secrétariat de la FOBB et puis que Bèrat que je ne connaissais pas non plus, mais que je savais être un polémiste assez redoutable aurait à qui parler. Mais je n'ai pas eu le plaisir de voir le match parce que Bèrat a tranquillement fini son apéritif, il s'est rendu compte qu'il n'était pas dans son milieu, parce que si Tronchet lui même avait été maçon dans son âge, Bèrat ne venait pas d'un métier du bâtiment, il était journaliste, c'était un intellectuel, je pense qu'il s'est senti tout de même, pas à sa place dans cette assemblée d'ouvriers dans laquelle venait d'arriver Lucien Tronchet. Au bout d'un instant, on a regardé, il avait disparu, il avait du reste bien fait. Et puis ça a été le tour de Lucien Tronchet, il nous a adressé quelques mots, à sa façon, il a rapidement rallié l'adhésion de toute la compagnie et celui qui fonctionnait comme dizenier de la FOBB, ce soir là, il a fait sa petite récolte de bulletin d'adhésion. Voilà mon entrée dans la vie de Lucien Tronchet. Bien sûr par la suite on a eu l'occasion de se retrouver dans des circonstances moins anecdotiques que celle là. Soit à Lausanne quand je suis rentré à Lausanne, soit à Genève quant à l'occasion les camarades genevois me demandaient pour participer comme orateur à un meeting en plein air ici ou là, c'était toujours avec plaisir. Et puis ensuite, j'ai eu l'occasion de cotoyer Lucien Tronchet tout le restant de ma vie, puisque en fait on a fait partie du comité central à Zurich, où on se rendait tous les mois et c'était pendant le trajet d'aller-retour, vous pensez bien que c'était des discussions à n'en plus finir. Mais, ce que je retiens surtout de lui c'était un homme excessivement affable, courtois et c'est difficile d'énumérer ses qualités, ce qu'il faut retenir c'est que en fait c'est lui, avec évidemment, ne méprisons pas l'apport de ses braves compagnons, à commencer par son frère, c'est quand même eux, cette équipe

soudée autour de lui qui ont créé la FOBB et qui en ont fait le renom que l'on connaît maintenant à Genève, renom qui a largement dépassé Genève, à Zurich comme à Bâle on a toujours été des admirateurs sans conteste de l'action syndicale menée par Lucien Tronchet et ses amis à Genève.

- Pourtant à l'époque, il n'était pas autant admiré puisque vous avez participé à la manifestation de soutien lorsqu'il avait eu un procès après l'affaire de Versoix (1931)

- Oui bien sûr, car je suis arrivé à Genève quelques jours après, quelques semaines, j'ai appris que il y aurait un règlement de compte devant un tribunal et que le coupable n'était autre que Lucien Tronchet. Il avait, il faut dire une chose c'est qu'il arrivait à Genève ce que l'on a appelé pendant des années la ligue d'actions bâtiment. C'était une équipe de camarades se réunissant le samedi, à l'occasion d'autres soirs aussi, mais surtout le samedi matin, après-midi, et qui visitait les chantiers pour voir si le travail était bien abandonné, ou si on continuait à travailler. Et la liste serait longue de citer tous les chantiers, où la ligue d'action du bâtiment a fait le vide parce que le travail n'y était pas autorisé. Et un jour cette ligue d'action s'est portée à Versoix, c'est assez en dehors de ville pour essayer de pratiquer du travail au noir et la ligue d'action du bâtiment s'est portée là-bas, avec Lucien en tête bien sûr, et on fait évacuer un chantier qui travaillait sans droit, d'où la plainte habituelle du patron, de violation de domicile, d'atteinte à la liberté du travail, etc., qui à cette époque menait tout droit à un tribunal. C'était du reste également le cas à Lausanne, puisque j'ai pu apprécier les beautés du tribunal non seulement dans son architecture extérieure, mais également depuis l'intérieur, comme coupable de diverses actions du genre de ce que je viens de citer.

- Les conventions n'étaient pas mieux respectées à Lausanne qu'à Genève.

- C'est difficile à dire. Je ne me rends pas compte. A Lausanne, je crois que c'était... encore une fois c'est difficile à dire. J'aimerais bien dire qu'à Lausanne cela a été respecté plus que n'importe où ailleurs en Suisse. Cela a certainement été le cas un temps, mais je sais qu'à Genève ils ont travaillé au respect des samedis après-midi,

absolument valablement et puis avec tous les arguments à disposition. Des fois ils se trouvaient en contradiction avec ceux qui violaient la convention collective, non seulement des ouvriers mal conseillés, souvent des patrons qui par ce moyen essayaient de faire avancer leur travail, c'était en quelque sorte une concurrence déloyale vis-à-vis, en face des patrons corrects. N'importe quel patron admettra que si chez lui il applique une certaine discipline son concurrent de l'autre côté de la rue fait ce qu'il veut, évidemment le jeu n'est pas égal. Donc je pense que Genève comme Lausanne a énormément contribué à l'application des conventions collectives, et à l'époque du temps de travail qui était ? les heures de congés comme tout le monde, samedi après-midi qui maintenant se cadre sur toute la journée du samedi puisque on a la semaine de 5 jours à Genève aussi bien que à Lausanne.

- Et puis pour en revenir à la vie syndicale, vous avez l'air d'avoir eu une vie syndicale moins intense à Genève, c'est parce que vous étiez vaudois, c'est parce que le syndicat était différent, vous pouvez expliquer ça ?

- Non, non, je ne saurais pas expliquer ça. Du reste j'ai participé à plus d'une assemblée, à Genève, qui étaient aussi nombreuses qu'on le faisait à Lausanne, et où, enfin l'assemblée, on se muait en ligues d'actions du bâtiment pour aller arrêter le travail à 11 heures ou minuit d'ébénistes ou de menuisiers qui travaillaient à l'agencement d'un magasin à la rue du Rhône, non, franchement la vie syndicale était assez trépidante à Genève, elle se doublait par dessus le marché à l'époque d'une lutte politique assez violente. C'était l'époque des ? , des lascars comme on les appelait.

X - Les syndicats ont beaucoup résisté contre les ?

- En fait même ? si vous avez lu Genève au temps des ~~Passions~~ Passions, vous y trouverez que même ? qui n'aimait pas Lucien Tronchet du reste, en attendant le fameux soir du 9 novembre, il se rendait compte que tout Nicole qu'il était, parti socialiste fort, il avait quand même besoin de renfort et a téléphoné à Lucien Tronchet pour lui dire, tu viens nous épauler avec tes syndicalistes. Il savait bien, et puis du côté de Tronchet, il avait pas tellement à hésiter pour aider Léon Nicole, simplement pour la raison que un

X

triomphe de ? sur le plan politique c'était en même temps un triomphe de Béra~~t~~ sur le plan syndical. Donc par obligation toute cette gauche disparate devait marcher ensemble.

- Pour nous donner un tableau des conditions de vie, qu'est ce que ça voulait dire d'être un jeune vaudois à Genève. Où logiez-vous ?

- Et bien, tout d'abord en arrivant à Genève on se rend compte que c'est une petite Suisse en miniature à laquelle il faut ajouter la Savoie. Dans l'entreprise où j'ai atterri, il y avait 3 ou 4 ouvriers savoyards qui faisaient tous les jours la route entre la Savoie et Genève. Et puis vous savez aussi que Genève est un îlot de retrait particulièrement apprécié par les Suisses allemands, de telle sorte que il y a beaucoup de valaisans à Genève. Mais la place pour les cantons romands traditionnels, c'est à dire Vaud, Neuchâtel et Genève, elle était assez congrue, si on tient compte des suisses allemands, des valaisans, des savoyards. Mais on s'entendait bien. C'était un cosmopolisme de bon aloi. Chacun apportait sa pierre à l'édifice. Ce n'était pas mal du tout. Ça changeait avec Lausanne. Lausanne que voulez-vous, elle est resté le rendez-vous des fils de paysans vaudois, ce n'est pas d'aujourd'hui.

- Tandis que Genève était plus mélangé.

- Genève était plus ouvert.

- Vous aviez une chambre, vous étiez en chambre chez quelqu'un ?

- Oui j'étais en chambre.

- Dans un café, ou dans une famille ?

- Pas bien loin de l'usine et j'étais en chambre là. Il y avait précisément cet ami Gachet, c'est du reste lui qui m'avait donné l'adresse de sa pension et on était là 3 ou 4 ouvriers de chez Casalli, puis d'autres personnes travaillant dans le quartier.

- Et qui tenait la pension ?

- Je ne peux plus vous dire. Mais enfin c'était la bonne pension. Ce n'était pas la petite pension crasseuse de je ne sais pas quel quartier, non, la petite pension bourgeoise où il fait bon se retrouver. C'était bien.

- Vous pouviez assumer les frais pour vous payer la pension? Vous n'avez pas eu de problèmes financiers ?

- Non, je n'ai pas eu de problèmes financiers pour la raison que je vous ai dite.

- Vous n'aviez pas de famille à entretenir ?

- J'ai bien gagné ma vie.

- Je pense les problèmes c'était plutôt pour les gens qui avaient une famille à entretenir.

- Ceux-là c'est différent. Mais, je n'ai pas connu ce genre de problèmes. Il faut dire que j'avais été élevé dans un milieu où on savait que 1 franc était 1 franc, on ne parlait pas de franc, on parlait de 10 centimes, 10 centimes c'était 10 centimes, ça m'était resté et non pas d'un point de vue absolument égoïste, mais simplement raisonnable. Pour la maman 2 sous c'était 2 sous et pour nous aussi. Il ne fallait pas se croire riche parce qu'on avait 20 centimes. Ça m'est resté et je ne m'en suis pas porté plus mal parce que j'ai autant que possible essayé de ne pas dépenser plus que je ne gagnais, et puis c'est comme ça qu'on s'en tire le mieux. Et voilà, mes souvenirs maintenant, je peux dire, pour en revenir à Lucien Tronchet, sa renommée évidemment a dépassé largement les frontières du canton suisse romand.

- Moi, ce qui me choque c'est ses idées qui ont marquées.

- Il a fait parti les dernières années du parti socialiste genevois, parce qu'il estimait finalement, c'est très joli d'être libertaire, et marxiste, mais tout de même il y a des lois, et si on peut contribuer à améliorer ces lois dans le sens d'une meilleure protection du travail, finalement c'est un parti politique qui peut le faire, et personne d'autre. Sa ligne directrice, si on peut appeler ça, c'était l'anarcho-syndicaliste, en mettant le mot anarcho devant syndicaliste. J'ai eu l'occasion de le rencontrer à Barcelone pendant la guerre civile, où il avait des relations, j'allais dire commerciale, ce n'est pas gentil, il avait des relations de solidarité avec les copains de Barcelone et je pense qu'il y a davantage d'un canif qui a dû passer de Genève à Barcelone par ses mains. Et j'ai eu l'occasion de me rendre, il n'y a pas longtemps, il y a deux ans maintenant, à Paris où j'ai fait la connaissance d'anciens secrétaires internationaux, comme Irwin Braun, des relations américaines du travail, qui était d'ailleurs venu à son ensevelissement, mais ils avaient été des bons amis depuis longtemps, même depuis l'Amérique il

avait apprécié le travail de Tronchet à sa juste valeur. Ce sont des hommes qui marquent une époque. En tous cas, en ce qui me concerne, je pense, je ne veux pas dire que j'ai appris beaucoup de lui, ce serait peut être le mettre sur un piédestal trop haut, mais incontestablement j'ai été influencé parce que en rentrant lorsque j'ai eu fait mes 3 ans de Genève, jè suis allé travailler à peu près 3 ans à Montreux, dans la plus grande menuiserie ébénisterie de Suisse, chez ?, j'ai tenu 3 ans là-bas, j'ai gardé mes fonctions de président de la commission d'entreprise, en même temps que j'étais toujours traceur-débiteur et ensuite j'ai rejoint Lausanne, mais le bain de Genève m'a été profitable incontestablement et je n'ai pas demandé l'avis de Tronchet pour tout ce que je faisais, loin de là, mais il n'y avait du reste pas besoin, il suffisait de réfléchir un peu aux situations qui n'étaient pas toujours la même à Genève ou à Lausanne, mais on trouvait toujours le moyen de se rencontrer. Il m'a laissé beaucoup, sans m'avoir donné de leçons, il m'a laissé beaucoup, beaucoup.

* * * * *